

LE BULLETIN
DES
RECHERCHES HISTORIQUES

VOL. XLIX

LEVIS, JUILLET 1943

No 7

RÉFÉRENCES BIOGRAPHIQUES CANADIENNES

Baillairgé, Charles — Né à Québec le 30 septembre 1826, de Théophile Baillairgé et de Charlotte-Janvrin Horsley. Architecte, ingénieur civil, arpenteur. Dressa les plans d'un grand nombre d'édifices publics. Ingénieur de la cité de Québec de 1866 à sa mort arrivée à Québec le 10 mai 1906. Membre fondateur de la Société Royale du Canada, M. Baillairgé publia près de 90 brochures et mémoires. (Cf. P.-G. Roy, *Fils de Québec*, IV, p. 83; *B. des R. H.*, Rose, *A Cyclopedia of Canadian Biography*, p. 166).

Baillairgé, L'abbé Frédéric-Alexandre — Né près d'Edwardsburg, Ontario, le 6 janvier 1854, de Georges-Frédéric Baillairgé et de Charlotte Giroux. Professeur au séminaire de Joliette puis curé de Saint-Hubert, de Rawden et de Verchères où il décéda le 12 mars 1928. Auteur de plusieurs livres et brochures sur différents sujets. (Cf. *B. des R. H.*, 1930, p. 101; Amédée Geoffrion, *L'Echo de Saint-Justin*, octobre 1929).

Baillairgé, Georges-Frédéric — Né à Québec le 16 octobre 1824, de Pierre-Théophile Baillairgé. Entra au service du département des Travaux Publics en 1844 et s'éleva de promotion en promotion jusqu'à la charge de sous-ministre des Travaux Publics. Auteur de plusieurs mémoires et brochures sur différents sujets. (Cf. *The Canadian Parliamentary Companion*).

Baillairgeon, Anne — Jeanne ou Anne Baillairgeon, de l'île d'Orléans, fut enlevée dans son enfance par les Iroquois et remise en liberté après quelques années. Elle fut placée au couvent des Ursulines de Québec et oublia ainsi ses misères. Mariée trois fois, elle a laissé bon nombre de descendants. Décédée à Québec le 20 août 1729. (Cf. L'abbé Richaudeau, *Lettres de Marie de l'Incarnation*; P.-G. Roy, *L'île d'Orléans*, p. 53).

Baillairgeon, Mgr Charles-François — Né à l'île aux Grues le 25 avril 1798, de François Baillairgeon et de Marie-Louise Langlois. Archevêque de Québec. Décédé à Québec le 13 octobre 1870. (Cf. Mgr Têtu, *Les évêques de Québec*).

Baillairgeon, L'hon. Pierre — Né à l'île aux Grues le 8 novembre 1812, de François Baillairgeon et de Marie-Louise Langlois. Il étudia la médecine à l'université Harvard et reçut son diplôme de médecin le 4 mai 1840. Appelé au sénat le 27 mars 1874. Décédé à Québec le 15 décembre 1891. Frère de Mgr Baillairgeon. (Cf. *B. des R. H.*, 1935, p. 174).

Baillairgeon, L'abbé Charles-Flavien — Né à Québec le 26 février 1833, de Jean-Baptiste Baillairgeon et de Marie Grenier. Curé de la cathédrale des Trois-Rivières puis curé de Stanfold. Collaborateur du *Journal des Trois-Rivières* et de l'*Union des Cantons de l'Est*. Amassa une grande quantité de matériaux sur l'histoire des Bois-Francs. Décédé à Stanfold le 3 juin 1901. (Cf. P.-G. Roy, *Fils de Québec*, IV, p. 127).

Baillairgeon, Elzéar — Né à Québec le 25 octobre 1877, d'Elzéar Baillairgeon et de Catherine Lelièvre. Avocat. Bâtonnier général du barreau de la Province. Décédé à Québec le 26 mai 1935. (Cf. P.-G. Roy, *Les avocats de la région de Québec*, p. 17).

Baillargeon, Cyrille — Député de Frontenac à Québec de 1923 à 1931.

Bailleul — Voir Pierrot de Bailleul.

Bailloquet, R. P. Pierre — Jésuite, il arriva dans la Nouvelle-France en juin 1647. Un des grands missionnaires jésuites du régime français. Décédé le 25 septembre 1667. (Cf. Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France*).

Bailly de Messein, Nicolas — Originaire de Montreuil, évêché de Toul, en Lorraine, il passa ici vers 1700 en qualité d'enseigne dans les troupes. Il décéda lieutenant réformé, à Québec, le 27 septembre 1744. (Cf. P.-G. Roy, *La famille Bailly de Messein*).

Bailly de Messein, Mgr — Né à Varennes le 4 novembre 1740, de François-Augustin Bailly de Messein et de Marie-Anne de Goutins. Missionnaire à Halifax, il fut ensuite curé de la Pointe-aux-Trembles, près Québec. Nommé évêque de Capse et coadjuteur de Québec, il fut sacré par Mgr Hubert le 12 juillet 1789. Décédé à Québec le 20 mai 1794. (Cf. Mgr Têtu, *Les évêques de Québec*; P.-G. Roy, *La famille Bailly de Messein*).

Bain, James William — Né à Saint-Polycarpe de Soulanges le 22 juin 1838, de Daniel Bain et d'Adélaïde Lau-tion. Marchand à Saint-Polycarpe. Candidat pour la Chambre des Communes dans le comté de Soulanges en 1882, il fut battu par deux voix. M. Bain *contesta* et le député élu, M. de Beaujeu, perdit son siège. A l'élection qui suivit M. Bain fut élu et il conserva le siège de Soulanges de 1883 à 1891 puis de 1892 à 1896. (Cf. Rose, *A Cyclopedia of Canadian Biography*, p. 603).

Baines, Henry Edmund — Lieutenant dans l'Artillerie Royale, Henry Edmund Baines était en garnison à Québec en 1866. Dans le grand feu du 14 octobre 1866 qui détruisit en partie Saint-Roch et Saint-Sauveur, le lieutenant Baines fut mortellement blessé en combattant les flammes. Il décéda à l'Hôpital général le 27 octobre 1866. La ville de Québec lui fit des funérailles civiques. (Cf. *B. des R. H.*, 1923; *Mgr de Saint-Vallier et l'Hôpital général*).

Baker, Ignace Angus — Député de Lévis à la législature de Québec de 1892 à 1897. Décédé à Saint-David de Lau-

berivière le 10 août 1924. (Cf. P.-G. Roy, *Dates lévisiennes*, VIII, p. 154).

Baker, Stevens — Député de Mississiquoi à la Chambre d'Assemblée de 1830 à 1834. (Cf. Desjardins, *Guide Parlementaire*, p. 149).

Baker, William — Député de Mississiquoi à la Chambre d'Assemblée de 1834 à 1838. (Cf. Desjardins, *Guide Parlementaire*, p. 149).

Baker, L'hon. George Bernard — Né à Dunham le 29 janvier 1834, il était le fils de William Baker. Avocat. Il fut député de Mississiquoi à Québec et à Ottawa. Solliciteur général à Québec, dans le ministère de Boucherville. Sénateur pour la division de Bedford. Décédé à Ottawa le 9 février 1910. (Cf. *The Canadian Parliamentary Guide; The Canadian Biographical Dictionary and Portrait Gallery*, p. 276).

Baker, L'hon. George Harold — Né à Sweetsburg le 4 novembre 1877, de George Bernard Baker et de Jane Percival Coman. Avocat. Député de Brôme pour la Chambre des Communes.

Baker, William Athanase — Né à Beauharnois en 1870, de L. R. Baker et de Flavie Branchaud. Avocat, poète et auteur dramatique. Auteur de *Prose et pensées*, *Les disques d'airain*, *Place à l'amour*, *Une partie de 500*, etc., etc. (Cf. Germain Beaulieu, *Nos Immortels*, p. 212, et Bellerive *Nos auteurs dramatiques*, p. 44).

Baker, Alice C. — Auteur d'un important ouvrage sur les captives américaines amenées au Canada publié en 1897 à Cambridge, Massachusetts, sous le titre *True stories of New England Captives*. (Cf. *B. des R. H.*, 1899, p. 164).

Balcer, Henri-Mathias — Industriel des Trois-Rivières. (Cf. *The Canadian Biographical Dictionary and Portrait Gallery*, p. 236).

Baldwin, Robert — Né à Toronto le 12 mai 1804, Robert Baldwin fut l'allié politique et l'ami de Lafontaine. Il n'oublia jamais que les électeurs de Rimouski le choisirent pour leur député dans la période la plus critique de sa vie politique. Décédé à Toronto le 9 décembre 1858. Le gouvernement de la province de Québec a voulu honorer la mémoire de cet ami des Canadiens français en élevant sa statue en face du Palais législatif, à Québec. (Cf. Stephan Leacock, *Baldwin, Lafontaine Hincks*; P.-G. Roy, *Les Monuments Commémoratifs de la province de Québec*).

Baldwin, Ozro — Député de Stanstead à l'Assemblée législative de Québec de 1886 à 1890. (Cf. *Canadian Parliamentary Companion*).

Balète, Emile — Né en France, le colonel Emile Balète passa au Canada après la guerre de 1870, et fut un des fondateurs de l'École Polytechnique de Montréal en 1872. Il en fut plus tard le directeur. Décédé à Montréal le 18 avril 1909. (Cf. *B. des R. H.*, 1923).

Ball, Georges — Né à Champlain le 11 septembre 1838, de Reuben Ball et de Flavie Fontaine. S'établit comme manufacturier de bois travaillé à Nicolet. Maire de Nicolet. Député de Nicolet à la législature de Québec. (Cf. Rose, *A cyclopedia of Canadian Biography*, p. 769).

Ballantyne, L'hon. Charles Colquhoun — Né le 9 août 1876 à Dundas, Ontario, de John Ballantyne et de Christina Murray Gordon. Député aux Communes du Canada, ministre, sénateur, etc.

Balthazar dit le chevalier de Jonchère — Officier de Guyenne. Dans l'été de 1759, tenta d'incendier la flotte anglaise mouillée aux approches de Québec. Blessé mortellement, il mourut quelques jours après sa tentative. (Cf. *B. des R. H.*, vol. XV, p. 382).

Bancheron, Henry — En octobre 1646, Henry Bancheron prenait la place de Guillaume Tronquet au greffe et tabellionage de Québec, et il conserva cette charge jusqu'au 27 juillet 1647. On conserve seize actes de Bancheron aux Archives Judiciaires de Québec. (Cf. *B. des R. H.*, 1935, p. 76).

Bancroft, George — L'historien national des États-Unis a sans doute commis bien des erreurs d'appréciation sur le Canada dans sa monumentale *History of the United States* mais nous devons lui pardonner beaucoup pour les beaux témoignages qu'il a rendus de nos martyrs jésuites lui, protestant et presque incroyant. (*B. des R. H.*, 1923, p. 114, et 1924, p. 52).

Baptist, George — Industriel des Trois-Rivières. (Cf. *The Canadian Biographical Dictionary and Portrait Gallery*, p. 329).

Baptiste, Le flibutier — Les exploits du capitaine sur les côtes d'Acadie sont moins connus que les hardis randonnées de Lemoyne d'Iberville mais ils n'en méritent pas moins d'être mentionnés un peu plus longuement. Il semble que jusqu'ici Baptiste est resté un peu trop dans l'ombre. (Cf. Régis Roy, *B. des R. H.*, 1899, p. 8; 1900, p. 121).

Barassy, Le sieur — Secrétaire de l'intendant Raudot. Abusant de sa position, il falsifia un passeport du Roi. Le ministre ordonna à M. Randot, en juin 1706, de renvoyer Barassy en France afin de lui faire subir un procès criminel. (*B. des R. H.*, 1935, p. 99).

Barbarin, L'abbé Arsène-Lazare — Sulpicien français qui passa au Canada en 1842 et retourna en France en 1874. Décédé le 14 mars 1875. Musicien renommé. (Cf. Gauthier, *Sulpitiana*, p. 166).

Barbeau, Joseph — D'après Mgr Tanguay, Joseph Barbeau, cocher de Montcalm, serait né à Charlesbourg. D'autre part, on sait que son domestique "Joseph" l'accompagna de France au Canada. Montcalm a-t-il eu deux domestiques du prénom de Joseph. (Cf. *B. des R. H.*, 1895, p. 113; 1903, p. 45).

Barbeau, Marius — Né à Sainte-Marie de la Beauce, le 5 mars 1883, de Charles Barbeau et de Marie-Virginie Morency. Avocat. Auteur de plusieurs ouvrages sur le folklore canadien. (Cf. P.-G. Roy, *Les avocats de la région de Québec*, p. 18).

Barbel, Jacques — Il fut d'abord notaire royal à Québec, juge sénéchal de la seigneurie de Lauzon, juge bailli de la seigneurie de Lauzon et, enfin, greffier du Conseil Souverain. Barbel décéda à Québec le 29 juillet 1740. (Cf. Roy, *Histoire du notariat au Canada*).

Barbel, Jacques-François — Né à Québec le 28 décembre 1700, de Jacques Barbel et de Louise-Renée Toupin. Employé dans les bureaux de l'Intendance, il obtint un brevet d'écrivain du Roi. Il passa en France à la Conquête et fut jeté à la Bastille. Il put se justifier en 1764, il fut envoyé comme ordonnateur à Saint-Pierre et Miquelon. Il en fut rappelé en 1766. (Cf. *B. des R. H.*, 1922, p. 77).

Barbel, R. P. Charles — Récollet, il fut élevé à la prêtrise le 20 septembre 1732, et fut missionnaire pendant plusieurs années à Trois-Pistoles et Rimouski. Décédé le 16 mars 1746. (Cf. *B. des R. H.*, 1912, pp. 134, et 182).

Barbié, Le sieur — Le célèbre graveur français. Barbié grava les portraits de Wolfe et de Montcalm. (*B. des R. H.*, 1909, p. 275).

Barbier, Marie — Née à Montréal le 1er mai 1663, de Gilbert Barbier et de Catherine de la Vaux. Elle entra dans l'Institut de Marguerite Bourgeoys. Décédée à Montréal le 19 mai 1739. (Cf. Rumilly, *Marie Barbier, mystique canadienne*).

Barbier, Gabriel — Compagnon et lieutenant de Cavalier de La Salle au Texas. (Cf. Margry, *Découvertes des Français; Le Jeune, Dictionnaire général*, I, p. 120).

Barbier, Louis-Marie-Raphaël — Député de Warwick à la Chambre d'Assemblée de 1824 à 1827. (Cf. Desjardins, *Guide parlementaire*, p. 143).

Barbier dit le Minime, Gilbert — Procureur fiscal à Montréal de 1657 à 1662. (Cf. E.-Z. Massicotte, *B. des R. H.*, vol. XXXII, p. 303).

Bardy, Pierre-Martial — Né à Québec le 30 novembre 1797, de Pierre Bardy et de Louise Cauchy. D'abord instituteur, il se fit recevoir médecin et exerça sa profession à Québec. Député de Rouville de 1834 à 1838. Fondateur de la So-

ciété Saint-Jean-Baptiste de Québec, en 1842. Décédé à Québec le 7 novembre 1869. (Cf. l'abbé Burque, *Le docteur Pierre-Martial Bardy*).

Bardy, Céline — Fille du docteur Bardy, fondateur de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec, elle devint la femme de Pierre-Vincent Valin, constructeur de navires, qui fut député de Montmagny. Céline Bardy se livra à la poésie.

Barette dit Courville, Guillaume — Notaire à Laprairie puis dans toute l'île de Montréal. Décédé à Laprairie le 7 janvier 1745. Son greffe est aux Archives Judiciaires de Montréal.

Baribeau, L'hon. Jean-Louis — Conseiller législatif de la division de Shawinigan.

Baril, Mgr Hermyle — Né à Sainte-Geneviève de Batiscan le 9 octobre 1847, de Jean-Baptiste-Archange Baril et d'Eulalie Saint-Arnault. Supérieur du séminaire, chanoine, grand-vicaire des Trois-Rivières, etc., etc. Protonotaire des Trois-Rivières. Décédé aux Trois-Rivières le 17 février 1915. (Cf. *Annuaire du séminaire des Trois-Rivières; Les Ursulines des Trois-Rivières; E.-Z. Massicotte, Sainte-Geneviève de Batiscan*, p. 105).

Baril, Mgr Hermyle — Né à Sainte-Geneviève de Batiscan le 9 octobre 1847, de Jean-Baptiste-Archange Baril et de Eulalie Saint-Arnault. Supérieur du séminaire, chanoine, grand vicaire des Trois-Rivières, etc., etc. Protonotaire des Trois-Rivières. Décédé aux Trois-Rivières le 17 février 1915. (Cf. *Annuaire du séminaire des Trois-Rivières; Les Ursulines des Trois-Rivières; E.-Z. Massicotte, Sainte-Geneviève de Batiscan*, p. 105).

Beatty, Sir Edward — Né dans la province d'Ontario, Edward Wentworth Beatty se fit admettre au barreau de sa province et fut employé peu après par le contentieux du Pacifique Canadien. D'étapes en étapes rapides, il devint président de la grande compagnie à l'âge de 41 ans et garda la direction du C.P.R. pendant 24 ans. Dévoué à toutes les oeuvres, il donna généreusement de sa bourse pour l'université McGill. Décédé à Montréal le 23 mars 1943.

LES VOLTIGEURS DE SALABERRY

(1812-1813)

Quel était le costume des Voltigeurs qui, sous le commandement du major de Salaberry, remportèrent la victoire de Châteauguay ?

Bien des artistes ont illustré cette page fameuse de notre histoire, mais aucun ne fournit croit-on, une scène exacte. Le plus joli tableau de ce combat est certainement dû au talentueux Henri Julien. Mais pour reconstituer la scène, il fut conseillé par ceux qui avaient lu le poème que publia J. D. Mermet, en 1813. Or, l'auteur de ce récit rimé ignorait certains détails qui sont aujourd'hui connus. Ainsi, dans la plupart des illustrations, Salaberry est représenté l'épée à la main dans l'attitude d'un chef qui conduit sa troupe à l'assaut. On sait, aujourd'hui, que Salaberry avait placé ses hommes derrière une série d'abattis, à un endroit où l'ennemi ne pouvaient attaquer en masse. Décimés par le feu précis des Voltigeurs, qui étaient des tireurs choisis et de grande habileté, les Américains durent se retirer avec d'énormes pertes.

Et que faisait Salaberry pendant le combat ? Juché sur un tronc d'arbre, une longue-vue lui permettait de suivre les mouvements de l'adversaire, et d'indiquer à ses miliciens où diriger la fusillade.

Passons maintenant au costume. Le seul ouvrage qui nous renseigne, croit-on, avec certitude est celui que le regretté et sympathique archiviste, L. H. Irving a publié en 1908, sous le titre "Officers of the British Forces in Canada, during the war 1812-13".

Irving a fourni dans cet ouvrage, dont les renseignements sont extraits des archives publiques du Canada, non seulement les noms des officiers des troupes régulières et de milice, mais encore, en appendice, quel était le costume des

différents bataillons et régiments de l'époque. Sur ce point voici le texte anglais relevé à la page 251.

Voltigeurs uniforms: Grey cloth Jacket — Black collar & cuffs — Grey trousers — Black buttons — Canadian short boots — Light bearskin cap — Black tape braiding — Silver lace for Staff sergeants.

Le texte ci-dessus peut se traduire ainsi:

Uniforme des Voltigeurs: Tunique en drap gris — Collet et retroussis (des manches) noirs. — Pantalons gris — Boutons noirs — Demi-bottes canadiennes — Bonnet léger en peau d'ours — Passements noirs — Soutaches en fil argent pour les sergents (Staff).

La tunique d'alors avait la longueur d'un veston; la "courte botte canadienne" pouvait être une chaussure sur le modèle des "souliers de boeufs". Quant au bonnet (ou casque) on suppose qu'il était rond de forme.

Il reste à obtenir des précisions sur le costume des officiers supérieurs. Sans doute, la tenue de campagne différait de l'habit de parade, cependant les couleurs des tissus devaient être conservées. Quant à la coiffure, on prétend que les lieutenants-colonels et les colonels portaient le bicorne (1).

E.-Z. MASSICOTTE

(1) Sur les Voltigeurs de Salaberry, on peut consulter *Les mots qui restent*, vol. II, p. 144.

ANNE MARTIN, ÉPOUSE DE JEAN CÔTÉ

Jean Côté a épousé Anne Martin, à Québec, le 17 novembre 1635. L'acte original, disparu dans l'incendie du 15 juin 1640, devait donner la filiation de ces époux et l'endroit d'où ils venaient en France. Mais le registre reconstitué de mémoire, peu après, ne donne pas ces renseignements, et les parties n'avaient malheureusement pas de contrat de mariage.

Mgr Tanguay a crû qu'Anne Martin était la fille d'Abraham Martin et de Marguerite Langlois, mais il a fait erreur. En 1922, feu M. Léandre Lamontagne démontrait (1), en se basant sur les actes de l'état civil, qu'Anne Martin ne pouvait être la fille de Marguerite Langlois, parce que ces deux femmes étaient à peu près du même âge. Il avait supposé qu'elle pût être issue d'un premier mariage d'Abraham Martin, mais les recherches de mademoiselle Jeanne Désilets, des Archives de la Province, dans les actes notariés, concernant la famille d'Abraham Martin, permettent de conclure qu'Anne Martin n'était pas, non plus, la fille de ce dernier.

D'après la Relation des Jésuites, Jean Côté était arrivé à Québec, le 20 juillet 1635. Anne Martin, qui devait devenir sa femme, quelques mois plus tard, avait été marraine d'un enfant de Noël Langlois, deux jours plus tôt, le 18 juillet 1635. L'on n'a pas constaté sa présence à Québec, avant cette date, croyons-nous. N'aurait-elle pas fait le voyage au Canada sur le même navire que Jean Côté, jusqu'à Tadoussac, d'où elle serait partie pour arriver à Québec deux jours avant lui?

Ce sont Robert Giffard et Guillaume Couillard qui servirent de témoins au mariage Côté-Martin. Si Anne Martin

(1) Bulletin des Recherches Historiques. Vol. XXVIII, pp. 116-117.

avait été la fille d'Abraham Martin, ce dernier n'aurait-il pas servi de père à sa fille?

Toutes les filles d'Abraham Martin furent *avantagées* par leur père, dans leur contrat de mariage. Ni Anne Martin, ni Jean Côté, son mari, n'assistent à aucun de ces contrats de mariage.

A l'inventaire de la succession de feu Abraham Martin (greffe Duquet, le 7 octobre 1664), Anne Martin, épouse de Jean Côté, n'apparaît pas au nombre des héritiers. Marguerite Langlois, veuve d'Abraham Martin, hérite de la moitié des biens du défunt, et l'autre moitié se partage entre leurs six enfants.

Marguerite Langlois, veuve d'Abraham Martin, se maria à René Branche, le 17 février 1665 et décéda dix mois plus tard. Dans une transaction des héritiers, avec René Branche (greffe Becquet, le 22 avril 1666), il n'est pas davantage question d'Anne Martin, épouse de Jean Côté, non plus que dans plusieurs autres actes notariés concernant la famille d'Abraham Martin.

LÉON ROY

LES ÉPIDÉMIES À QUÉBEC

Il est peut-être étrange de le dire mais la première épidémie à Québec eut lieu avant même sa fondation. En effet, dans l'hiver de 1535-1536, le scorbut ou mal de terre emporta vingt-cinq compagnons de Cartier. Le navigateur malouin, pour se rendre compte de l'étrange maladie qui lui enlevait les membres de son équipage, fit ouvrir le corps d'une des victimes, Philippe Rougemont. "Fut trouvé, dit-il, qu'il avait le coeur tout blanc et flétri, environné de plus d'un pot d'eau, rousse comme datte; le foie beau, mais avait le poumon tout noirci et mortifié, et s'était retiré tout son sang au-dessus du coeur: car, quand il fut ouvert, sortit au dessus du coeur une grande

abondance de sang noir et infect. Pareillement, avait la rate par devers l'échine un peu entamée, environ deux doigts, comme si elle eût été frottée sur une pierre rude". Il est facile de reconnaître par le passage cité ici que les compagnons de Cartier souffraient du scorbut ou maladie de terre. Cette même affection fit mourir, plus tard, bon nombre des compagnons de Roberval, de M. de Monts, puis de Champlain. On sait que les Sauvages enseignèrent un remède à Champlain pour la guérison du scorbut.

L'épidémie de petite vérole de 1640

Les trois Soeurs Hospitalières fondatrices de l'Hôtel-Dieu de Québec étaient à peine installées dans la maison qu'on leur avait prêtée en attendant la construction de leur hôpital qu'une épidémie de petite vérole se déclara parmi les Sauvages. Les Hospitalières, n'écoulant que leur charité, transformèrent leur petit logis en hôpital. La maison se trouva si vite remplie de malades qu'on éleva des cabanes d'écorces tout autour pour recevoir un plus grand nombre de Sauvages. Les religieuses, épuisées par leurs durs travaux, tombèrent bientôt malades à leur tour. Les Pères Jésuites se dévouèrent auprès des Sauvages pendant la maladie des trois Hospitalières. La mortalité fut si grande parmi les Sauvages que tous ceux qui avaient la force de marcher se sauvèrent dans les bois. Ils appelaient l'hôpital la maison de la mort. Une fois dans les bois, voyant que la mortalité continuait parmi eux, ils revinrent de leur prévention et amenèrent aux Hospitalières des familles entières. Ce n'est qu'au printemps de 1640 que les Sauvages laissèrent l'hôpital pour aller se réfugier à Sillery. Le récit de l'Hôtel-Dieu dit de ces premiers malades sauvages: "Ils étaient très infects et cette corruption les avait tous pourris; il se forma aussi des ulcères et des chancres sur leurs corps en si grande quantité qu'on ne savait par où les prendre, ce qui nous obligea de leur donner tout ce que nous avions apporté de linge".

L'épidémie de 1685

Le 28 septembre 1685, l'intendant de Meulles écrivait au ministre: "L'arrivée des deux vaisseaux de Sa Majesté a causé un grand désordre au Canada. Deux qui y ont passé ont presque tous été atteints de maladie contagieuse, qui s'est même communiquée à la plupart des habitants qui se sont mis en devoir de les soulager. Vous verrez par la liste que je vous envoie combien il est mort d'officiers, soldats, engagés et matelots." La liste en question, malheureusement, n'a pas été conservée, mais nous savons par ailleurs qu'un des deux vaisseaux du Roi était la flûte le *Mulet*. Les traversées océaniques duraient alors un, deux, et même trois mois. Les commandants des vaisseaux du Roi prenaient si peu de précautions hygiéniques que des maladies contagieuses se déclaraient à leur bord et qu'ils perdaient la moitié de leur équipage et de leurs passagers. L'épidémie de 1685 emporta plus de cent personnes. Cette triste occasion permit à la population de Québec de se rendre compte du dévouement sublime des religieuses de leur Hôtel-Dieu pour les malades. Le gouverneur Denonville, dans sa lettre au ministre du 3 décembre 1685, disait: "**Les religieuses de cet hôpital prennent un soin admirable des malades. Faire du bien à cette maison, Monseigneur, c'est en faire à tout le pays**".

L'épidémie de Grippe de 1700-1701

"Dans l'hiver de 1700-1701, raconte l'annaliste des Ursulines, il y eut à Québec des maladies populaires qui firent d'étranges ravages. Le mal s'annonçait par un mauvais rhume, auquel se joignait une fièvre ardente accompagnée de fortes douleurs de côté, et il emportait les personnes en peu de jours. La contagion, qui avait commencé sur la fin de novembre, se répandit bientôt dans toute la ville, et il n'y eut pas de maison qui ne fût changée en hôpital. Toutes les communautés furent atteintes en même temps, et à peine en restait-il quelques-unes de-

bout pour soigner et assister les autres”. Ce “mauvais rhume” qui fit plusieurs victimes en 1700-1701 n’était autre que la grippe qui a laissé de si douloureux souvenirs à Québec et dans tout le pays, il n’y a pas encore très longtemps. Un des premiers à contracter cette grippe fut l’abbé Henri de Bernières, ancien curé de la cathédrale et doyen du chapitre de Québec. Il décéda le 4 décembre 1700, à l’âge de 65 ans. Parmi les autres victimes de marque de la grippe de 1700-1701, mentionnons l’estimable docteur Gervais Beaudoin, décédé le 5 décembre 1700; Louis Rouer de Villeray, premier conseiller au Conseil Souverain, décédé le 6 décembre 1700, à l’âge de 71 ans; le chirurgien Timothée Roussel, qui décéda le 11 décembre 1700, etc, etc. Celui-ci était depuis plusieurs années médecin de l’Hôtel-Dieu, à qui il avait rendu de bons services.

L’épidémie de petite vérole de 1702-1703

C’est un chef sauvage de la mission du Sault qui apporta à Québec l’épidémie de petite vérole de 1702-1703. Il décéda le 19 octobre 1702. La petite vérole se communiqua à la famille où le Sauvage était mort et de là par toute la ville. Les annales de l’Hôtel-Dieu nous donnent des détails qui font frémir sur cette épidémie. “La mortalité, disent-elles, fut si grande que les prêtres ne pouvaient suffire à enterrer les morts, et assister les mourants. On portait chaque jour les corps dans l’église de la basse ville ou dans la cathédrale sans aucune cérémonie, et le soir on les inhumait quelquefois jusqu’à quinze, seize, dix-sept, dix-huit, ensemble. Cela dura plusieurs mois, en sorte que l’on comptait sur les registres mortuaires plus de deux mille mort dans Québec, sans parler des environs qui n’eurent pas un meilleur sort”. Les annalistes des Ursulines et de l’Hôpital général parlait aussi de l’épidémie de 1702-1703. Celle de l’Hôpital général écrit que dans la ville de Québec, il mourut la quatrième partie des habitants en moins de trois mois, et que des familles entières furent détruites. Les registres de Québec reçurent-ils 2000 actes de sépultures en 1702-1703? Il y a là une grosse exa-

gération. Du 1er décembre 1702 à la fin de février 1703, durée de la contagion, ces registres portent moins de 400 sépultures. C'est déjà trop, mais il y a une marge assez grande entre 400 et 2000.

L'épidémie de 1710

C'est la Mère Juchereau de Saint-Ignace qui nous renseigne sur l'épidémie de 1710 qui fit beaucoup de victimes à Québec. "Un vaisseau nommé la *Belle Brune*, dit-elle, arriva ici venant des Iles. On le soupçonna d'être infecté de peste parce que quatre ou cinq hommes y étaient morts depuis peu, en moins de vingt-quatre heures. On y envoya des chirurgiens qui visitèrent les malades et qui, par ignorance ou pour avoir touché quelque argent, comme on les accusa depuis, assurèrent qu'il n'y avait rien à craindre. Après cette déclaration on leur permit de débarquer leur monde, et nous reçûmes de ce navire plusieurs malades dans notre hôpital dont un entr'autre fut brûlé d'une ardente fièvre pendant plusieurs semaines et mourut enfin ayant beaucoup souffert d'un mal qui était presque inconnu et qui a bien fait voir dans la suite combien il était dangereux par le ravage qu'il a causé dans cette colonie où il est encore. L'expérience nous apprit que c'était la maladie de Siam que l'*Oriflamme* porta aux Iles, il y a quelques années, dont elle n'a pas sorti non plus que du Canada depuis qu'une fois elle y est entrée". Le vrai héros de l'épidémie de 1710 fut Jacques Pominville, infirmier de l'Hôtel-Dieu, qui mourut le 8 septembre 1710, victime de son dévouement pour les malades.

L'épidémie de Siam en 1711?

C'est encore la Mère Juchereau de Saint-Ignace qui nous fait connaître l'épidémie de Siam à Québec en 1711. Elle écrit: "La dernière année que Monsieur Raudot le père passa à Québec, il fut témoin de la désolation que causa la maladie de Siam. Elle devint populaire dès l'automne et fit mourir quasi tous ceux qui en furent atteints les premiers. Notre hôpital en fut bientôt rempli. Malgré nos soins et nos

remèdes, on y mourait tout comme ailleurs; nos fatigues furent excessives et outre les travaux du jour il fallut que chaque religieuse veilla deux fois la semaine pendant tout l'hiver parce que la quantité de malades que nous avions dans nos salles et dans nos infirmeries demandait plus de deux filles pour les soigner et que nos Soeurs tombant malades tous les jours, les saines pouvaient à peine y suffire. Il sera facile de juger de l'état où nous étions quand on saura qu'en treize mois vingt-quatre Religieuses furent à l'extrémité et reçurent le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction; six de ce nombre moururent".

Les fièvres malignes en 1718

Les fièvres malignes firent de grands ravages dans la Nouvelle-France, particulièrement à Québec, en 1718. En moins de trois mois, dit l'annaliste de l'Hôpital général, ces fièvres moissonnèrent le tiers de nos pauvres. Mgr de Saint-Vallier montra alors ce que peut une ardente charité. Il avait choisi l'Hôpital général pour sa résidence et il remplissait lui-même les fonctions d'aumônier. Les religieuses, craignant pour sa santé, le suppliaient de se faire remplacer par un prêtre plus jeune et plus fort. Il ne voulut pas même se faire aider. On le voyait sans cesse auprès des malades. Aucun service n'était trop bas ou trop pénible pour lui. Il accommodait les malades dans leurs lits, il essayait leurs sueurs, leur offrait remèdes et rafraîchissements. De toutes les religieuses de l'Hôpital général, Mgr de Saint-Vallier préférait la Mère Duchesnay de Saint-Augustin, parce qu'il la voyait vaincre ses répugnances auprès des malades les plus dégoûtants, panser les ulcères et les plaies avec une allégresse qui témoignait éloquemment de l'amour qu'elle portait aux membres souffrants de Jésus-Christ. Pendant les quelques mois que dura l'épidémie de fièvres malignes un bon nombre de citoyens de Québec succombèrent.

L'épidémie de 1740

Le vaisseau du Roi le *Rubis* partait de LaRochelle le 10 juin 1740, pour Québec. Il portait plusieurs passagers

parmi lesquels Mgr de Lauberivière qui venait prendre possession de l'évêché de Québec. Jusqu'aux bancs de Terre-Neuve, la traversée du *Rubis* fut excellente. Peu après la maladie se déclarait à bord. Était-ce la peste, comme quelques-uns le prétendirent. Il est plus probable que la maladie qui fit des ravages à bord du *Rubis* était simplement une fièvre. En tout cas, à cinquante lieues de Québec, il ne se trouvait pas assez de matelots valides à bord du vaisseau du Roi pour faire la manoeuvre. On envoya une chaloupe à Québec pour demander du secours. Deux bâtiments arrivèrent bientôt. Un de ces navires transporta les malades à Québec et l'autre resta près du *Rubis* qui entra dans le port le 12 août. Le 27 août, une lettre officielle informait la cour qu'à date 42 hommes de l'équipage et 13 passagers étaient morts. 147 matelots et soldats étaient à l'Hôtel-Dieu, presque tous en danger de mort. La mère de Sainte-Hélène écrivait peu après : "Je n'ai jamais vu tant de malades chez nous ; les salles, greniers, parloirs extérieurs, tout en est plein, et à peine pouvons-nous passer entre leurs lits. Tous deviennent noirs comme des nègres sitôt qu'ils sont morts". Cette épidémie fit un grand nombre de victimes. On sait que Mgr de Lauberivière, débarqué apparemment en bonne santé, succomba au fléau le 20 août 1740.

L'épidémie de fièvre de 1756

Dans l'été de 1756 plus de 6,000 soldats arrivèrent à Québec. Les traversées entre la France et le Canada étaient si longues que chaque vaisseau qui arrivait à Québec était rempli de malades. L'Hôtel-Dieu venait de brûler. On s'était hâté de reconstruire le logement des religieuses, mais l'Hôpital général, devint bientôt si rempli de malades que les religieuses de l'Hôtel-Dieu, n'écoutant que leur dévouement, reçurent chez elles deux cents malades. A l'Hôpital général on eut jusqu'à six cents soldats et matelots à la fois. Les fièvres de ces pauvres diables étaient contagieuses et bon nombre de religieuses hospitalières tant de l'Hôpital général que de l'Hôtel-Dieu en furent atteintes. Trois en moururent, de même qu'un Père Récollet qui offrait les secours de la

religion aux malades. Le gouverneur de Vaudreuil écrivait au ministre à l'automne de 1756: "Le zèle de M. l'évêque vous est connu: il est infatigable. Il allait plusieurs fois par jour visiter les hôpitaux, surtout pendant qu'ils étaient occupés par les malades débarqués du *Léopard*. Leur maladie était contagieuse, et il a grandement couru le risque de l'attraper".

L'épidémie de fièvre de 1757

L'année 1757 fut bien triste pour toute la population de Québec. Outre les malheurs de la guerre la capitale eut une épidémie de petite vérole chez les Acadiens réfugiés et une épidémie de *fièvre* chez ses propres citoyens. Chaque navire qui arrivait de France était rempli de malades. Ceux-ci communiquaient la *fièvre* à ceux avec qui ils venaient en rapport. L'Hôpital général et l'Hôtel Dieu furent bientôt encombrés de malades. "En peu de temps, disent les annales de l'Hôpital général, six cents malades remplirent la plus grande partie de la maison, sans en excepter les lieux les plus réguliers. Trente à quarante officiers de tous grades occupaient notre salle de communauté et notre infirmerie. Nos classes furent converties en hôpital et grand nombre de malades venant encore, Mgr nous permit de les placer dans l'église". Plusieurs religieuses de l'Hôpital furent prises des fièvres, et sept en moururent. Mgr de Pontbriand fut obligé de permettre à un certain nombre de religieuses de l'Hôtel-Dieu d'aller secourir leurs soeurs de l'Hôpital général. Cette épidémie donna au clergé de Québec l'occasion de déployer un dévouement vraiment héroïque. Quatre prêtres succombèrent au fléau et quelques autres furent gravement malades. 400 malades décédèrent à l'Hôpital général en 1757, l'Hôtel-Dieu dut avoir autant de mortalités et que de malades succombèrent dans leurs résidences sans recevoir les secours dont ils avaient besoin!

La petite vérole parmi les Acadiens en 1757

En 1757, un bon nombre d'Acadiens, chassés de leur chère Acadie par la misère et les tracasseries des Anglais,

s'étaient réfugiés à Québec. La misère était extrême chez ces pauvres gens et, pour comble de malheur, la petite vérole se déclara parmi eux. Le 7 décembre 1757 Montcalm écrivait: "La petite vérole continue à faire de grands ravages parmi les Acadiens, ces malheureuses victimes de leur attachement pour la France; de 1800 qu'ils étaient, le nombre se réduira à bien peu, si cette affreuse maladie continue. Depuis quelques jours on les enterre par quinze et par vingt". C'est le *Journal* du curé Récher qui nous donne des précisions sur les affreux ravages de la petite vérole parmi les Acadiens réfugiés à Québec. "Depuis le commencement de novembre 1757, jusqu'au 1er mars 1758, fit-il, la picote a fait mourir environ 300 Acadiens grands et petits sur 1300 qu'ils étaient en ville". Le curé Récher n'exagérait pas, au contraire, il est bien au-dessous de la vérité. Les registres de Notre-Dame de Québec, seuls, donnent 335 sépultures d'Acadiens du 1er novembre 1757 au 1er mars 1758. Il dût en mourir autant à l'Hôtel-Dieu et à l'Hôpital général. Il n'est pas exagéré de prétendre que plus de 600 Acadiens succombèrent à la petite vérole dans la ville de Québec en 1757 et 1758. Signalons la disparition de toute une famille acadienne en cinq jours: Pierre Aucoin et ses sept enfants, qui moururent entre le 25 décembre 1757 et le 1er janvier 1758.

L'épidémie de fièvre en 1758

Les froids de l'hiver de 1757-1758 avaient diminué considérablement les décès causés par la fièvre qui sévissait à Québec depuis 1756, mais les chaleurs de l'été de 1758 avec le peu de précautions hygiéniques que prenaient les autorités civiles firent renaître l'épidémie. Les soldats qui arrivaient de France, affaiblis par une longue traversée, contractaient la maladie dès leur arrivée à Québec et emplisaient les deux hôpitaux de la capitale. En 1758, l'Hôpital général enregistra trois cents morts, la plupart étaient des soldats et des matelots.

L'épidémie de 1783

“Dans l'hiver de 1783, dit Nicolas-Gaspard Boisseau, dans ses *Mémoires*, il mourut à Québec 1100 personnes de tout âge et de tout sexe de la picote et des fièvres rouges.” Nous croyons que le chiffre de 1100 morts donnés ici par Boisseau est fortement exagéré.

Le choléra de 1832

Le 8 juin 1832, la rumeur se répandait à Québec qu'un passager du brick *Carrick* avait succombé au choléra asiatique dans une maison de la rue Champlain. Le même jour, le secrétaire du bureau de santé affirmait sous sa signature qu'il n'y avait aucun cas de choléra dans la ville. Le lendemain, 9 juin, six personnes moururent du choléra à Québec, et les journaux avertissaient leurs lecteurs de prendre toutes les précautions nécessaires pour enrayer le terrible fléau dès le début. Le tableau suivant donne une idée de la marche de l'épidémie à Québec: 10 juin, 7 morts; 11 juin, 29 morts; 12 juin, 77 morts; 13 juin, 70 morts; 14 juin, 92 morts; 15 juin, 143 morts; 16 juin, 120 morts; 17 juin 97 morts; 18 juin, 108 morts; 19 juin, 112 morts; 20 juin, 117 morts; 21 juin, 122 morts; 22 juin, 70 morts; 23 juin, 78 morts; 24 juin, 34 morts; 25 juin, 33 morts; 26 juin, 49 morts; 27 juin, 40 morts; 28 juin, 31 morts; 29 juin, 38 morts; 30 juin, 33 morts; 1er juillet, 31 morts; 2 juillet, 21 morts. Du 8 juin aux premiers froids de l'hiver, le choléra asiatique fit à Québec plus de 3451 victimes. “Jamais, dit le docteur Marsden, depuis les jours de Wolfe et de Montcalm, la capitale n'avait vu pareilles scènes de terreur, de détresse et de souffrances”.

Le choléra de 1834

En 1832, le choléra s'était introduit à Québec par la voie du Saint-Laurent. Il en fut de même en 1834. On prenait si peu de précautions à cette époque pour se prémunir contre les vaisseaux qui transportaient à Québec des milliers d'émigrants, chaque année, qu'il est plutôt étonnant que les maladies contagieuses ne nous aient pas fait plus de tort.

Ainsi, il est reconnu que le premier cas de choléra en 1834 fut découvert le 7 juillet. Or, la *Quebec Gazette* du surlendemain publiait l'annonce suivante: "Pleasure trip to Grosse Isle; the steamer John Bull will leave Hunt's wharf on Friday next, at noon, remain at Grosse Isle two hours, and return to Quebec in the evening, about 7. Fare, 5s; children 2s 6d; dinner, etc, to be had on board. The band of the 32d. or 72th regiments will be on board".

L'épidémie de choléra de 1849

Le choléra asiatique de 1849 s'abattit d'abord sur diverses parties des Etats-Unis et sur certaines villes canadiennes. Il fit son apparition à Québec le 4 juillet. Sa première victime fut McGill, cordonnier, de la rue Champlain. En quelques jours on put compter de nombreuses victimes, et partout la terreur était à son comble. Les élèves du séminaire de Québec n'étaient pas encore en vacances. La fermeture des classes avaient alors lieu après le passage des grandes chaleurs. Le choléra ne tarda pas à faire son apparition parmi les élèves pensionnaires du Séminaire. On lit dans le *Journal* du Séminaire: "Le 11 juillet, le docteur Naud dit que le nombre des morts hier soir était de quatorze. Le 11 juillet, Lucien Moraud, élève de Rhétorique, tombe malade vers une heure de l'après-midi, et meurt vers deux heures, le lendemain matin. Le 11 juillet, Roméo Lamontagne, élève de Troisième, tombe malade et meurt le soir. Le 12 juillet, Philippe Gauvreau et Narcisse Vanderheyden en meurent. Le Séminaire fut fermé le jour même de la mort du jeune Moraud". Le choléra disparut entièrement de Québec le 26 septembre 1849, après avoir fait 1185 victimes.

Le choléra de 1851

La quatrième épidémie de choléra du Canada eut lieu dans l'été de 1851. A Québec, la première victime fut un voyageur, allemand d'origine, qui habitait New-York. Il céda à l'hôtel Sword (aujourd'hui l'hôtel Saint-Louis) en juin 1851.

Le fléau sévit un peu plus de deux mois à Québec. Il y fit 280 victimes.

Le choléra de 1852

Le 28 septembre 1852, le choléra asiatique visitait Québec pour la cinquième fois. Sa première victime fut un ouvrier de bord, un nommé Knight. Il prit la contagion à bord du navire *l'Advance*, de New-York, en travaillant au déchargement de la cargaison. Le dernier décès causé par le choléra en 1852 eut lieu le 9 novembre. Dans ses quarante-deux jours de passage à Québec, le choléra avait fait 144 victimes. De ces 144 personnes, 3 habitaient le quartier du Palais; 4, le quartier Saint-Pierre; 28, le quartier Champlain; 6, le quartier Saint-Jean; 9, le quartier Saint-Louis; 10, le quartier Saint-Roch. Les 84 autres personnes qui succombèrent étaient des étrangers, émigrants, hommes de cages, etc.

Le choléra de 1854

Le 19 juin 1854, le choléra éclatait pour la sixième fois à Québec. Il fut apporté à la Grosse-Ile par le navire *Glenmanna* d'où le *John Howells* le transmit à Québec. Vers la mi-juin, deux navires dont le *Glenmanna* étaient arrivés à la Grosse-Ile chargés d'émigrés. Tous deux avaient perdu plusieurs passagers en mer, par le choléra et la rougeole. Après deux jours d'hospitalisation à la Grosse-Ile, on permit aux passagers de continuer leur route vers Québec. Ici, l'inspection médicale ne constata rien d'anormal, et les émigrés purent circuler en ville. Quelle coupable ignorance. Le 19 juin les médecins constataient que l'épidémie avait pris pied à Québec. En quelques jours, l'Hôpital de Marine était rempli de malades et on commençait le transport des morts aux différents cimetières de la ville. Le bilan des victimes du choléra pour 1854 fut de 803 pour la région de Québec et de 3,846 pour tout le Canada.

Nous arrêtons ici cette lugubre nomenclature. D'autres épidémies ont visité Québec depuis 1854, mais ces épidémies relativement modernes sont connues de tous.

P.-G. R.

QUI ÉTAIT MADAME DE BEAUBASSIN?

Quelques-uns de nos historiens et de nos romanciers n'ont pas été charitables pour les dames de la fin du régime français au Canada. Sans doute, Bigot était un personnage dissolu mais il ne faudrait pas croire que toutes les dames qui fréquentaient ses salons avaient les mêmes vices que lui. Nous concédons que Madame Péan née Angélique de Méloizes n'a pas volé la réputation qu'on lui a faite. Est-ce à dire que s'il se trouve un mouton noir dans un troupeau on doit conclure que toute la bergerie est de la même couleur? Les dames canadiennes que fréquentaient Montcalm, Lévis, Bougainville, Bourlamaque et les autres officiers des troupes aimaient le plaisir, les réunions mondaines, la dance, etc. Les dames d'aujourd'hui n'aiment pas moins ces plaisirs que celles d'il y a deux siècles. Ne serions-nous pas tenté de souffletter ceux qui appliqueraient à nos mères et à nos soeurs les qualificatifs que historiens et romanciers ont si généreusement distribués aux contemporaines de Montcalm?

Montcalm, dans ses lettres à ses amis, écrit qu'il a veillé chez madame de Beaubassin, qu'elle a beaucoup de charmes, qu'il se plaît en sa compagnie, etc., etc. On a conclu de là que cette dame était la maîtresse du célèbre général comme madame Péan était la "sultane" du triste intendant Bigot. Est-ce juste pour la mémoire de Montcalm, comme pour celle de cette dame canadienne? Autrefois comme aujourd'hui, les dames étaient friandes de recevoir dans leurs salons les célébrités du jour. Il n'y avait de mal à cela.

Ce sont ces lettres pourtant bien anodines de Montcalm qui ont permis à certains historiens et romanciers de laisser croire que madame de Beaubassin avait été sa maîtresse. Peut-on agir plus légèrement et surtout plus injustement? Avouons que les romanciers William Kirby et Joseph Marmette dans leurs désirs de faire voir toute la turpitude de Bigot ont peut-être dépassé le but. Ils ont mis toute la so-

ciété canadienne de la fin du régime français sous un jour défavorable.

Aucun mémorialiste contemporain n'a parlé des relations de Montcalm avec madame de Beaubassin. Jusqu'à preuve du contraire, nous devons donc croire à la parfaite honorabilité de cette dame.

Qui était madame de Beaubassin?

Catherine, Madeleine Jarret de Verchères était née à Montréal le 20 décembre 1731, du mariage de Jean-Baptiste Jarret de Verchères, qui mourut capitaine dans les troupes de la marine et chevalier de Saint-Louis et de Madeleine d'Ailleboust de Manthet. Comme on le voit, par son père et par sa mère, elle appartenait à deux des plus distinguées familles de la colonie.

Mademoiselle de Verchères devint, à Montréal, le 19 avril 1751, l'épouse de Pierre Hertel de Beaubassin, enseigne d'infanterie, fils de feu Joseph Hertel de Saint-François et de Catherine Philippe.

Madame de Beaubassin, née Catherine-Madeleine Jarret de Verchères, avait trois soeurs, Charlotte-Angélique, Marie-Anne-Charlotte et Charlotte-Gabrielle.

Charlotte-Angélique, née le 2 avril 1729, resta fille, croyons-nous.

Marie-Anne alias Charlotte, née le 1er mars 1733, devint madame Dagneau de la Saussaye puis madame Trottier Desauniers.

Charlotte-Angélique, née le 10 février 1735, se maria à M. Rimbault de Saint-Blen puis au juge René-Ovide Hertel de Rouville.

Montréalaise de naissance, madame Hertel de Beaubassin ne vécut à Québec que pendant les dernières années

du régime français, probablement parce que son mari était en garnison dans la capitale. Il semble qu'après la perte du Canada, M. Hertel de Beaubassin servit en France ou dans les colonies françaises. Une pièce notariée du 18 décembre 1776 qualifie madame de Beaubassin de veuve et une autre pièce notariée, celle-là du 28 décembre 1776 dit de M. Hertel de Beaubassin "actuellement absent et hors de cette province". La vérité est que M. Hertel de Beaubassin décéda à Montréal le 8 mai 1780.

Madame de Beaubassin décéda à Montréal le 7 novembre 1795. Son acte de sépulture lui donne 64 ans et la dit veuve de M. Hertel de Beaubassin.

P.-G. R.

COMMENT ON RÉCOMPENSAIT LES HÉROS

Il est bien établi aujourd'hui que sans l'intervention énergique du duc de Kent les mérites du lieutenant-colonel de Salaberry n'auraient pas été reconnus par le gouvernement anglais et que tout le crédit de la victoire de Châteauguay aurait été accordé à un officier supérieur qui était à plusieurs milles du champ de bataille et n'y arriva qu'après la déroute complète de l'ennemi. Il ne faudrait pas croire que ces sortes d'injustices ne se sont perpétrées que sous le régime anglais. Sous la domination française, les officiers et soldats canadiens avaient toutes les misères, tous les dangers des campagnes et les récompenses et les honneurs allaient à des fils de famille qui avaient peut-être pris part aux actions mais sans y jouer des rôles prépondérants. Depuis que le monde est monde, la chose s'est renouvelée. Les gros, c'est-à-dire ceux qui ont des influences dans les cours, ont mangé les petits, c'est-à-dire ceux qui sont inconnus. Que d'exemples nous pourrions citer de la vérité de ce dicton populaire dans notre histoire qui remonte pourtant à peine à trois siècles!

Prenons, pour aujourd'hui, le cas de François Hertel et de ses neuf fils. Le "héros" — comme on l'appelait dans son temps — eut neuf fils dans l'armée, dont deux furent tués dans des expéditions contre les Sauvages. Pendant un certain temps François Hertel et sept de ses fils servaient ensemble dans les troupes de la marine.

Il est vrai qu'en 1716 le "héros" fut anobli, en récompense de ses beaux faits d'armes et de ceux de ses fils. Mais on ignore ou on a oublié que les gouverneurs de la Nouvelle-France durent supplier les ministres du roi pendant plusieurs années avant d'obtenir cet honneur pour une famille canadienne qui, pourtant, le méritait bien.

C'est Frontenac, le grand Frontenac, qui *découvrit* les Hertel père et fils et voulut leur obtenir une récompense du roi!

Dès 1689, il avait demandé des lettres de noblesse pour François Hertel. On lui fit espérer que sa demande serait accordée.

Il revint à la charge auprès du ministre l'année suivante. Le 12 novembre 1690, il écrivait au ministre :

"Le sieur Hertel, que je connais depuis très longtemps, avoir eu beaucoup de zèle pour le service du roi, et de promptitude à exécuter tous les ordres qu'on lui donne, demanderait des lettres d'anoblissement, et si j'osais, je vous dirais, Monseigneur, qu'il les pourrait espérer et par sa grande bravoure, en quoi ses trois enfants lui ressemblent beaucoup, et par ce qu'il n'y a pas guère d'hommes en ce pays à qui l'on puisse plutôt confier l'exécution de pareilles entreprises; son aîné avait été considérablement blessé à la cuisse au premier parti qu'il avait fait".

Le ministre répondit à M. de Frontenac, le 7 avril 1691 :

“Elle (Sa Majesté) a bien voulu reconnaître les services et la valeur du sieur Hertel et de ses trois fils dans les expéditions auxquelles ils ont été employés et blessés, pour les engager à les continuer et servir d'exemple à ceux qui se distingueront à l'avenir et gratifier le dit sieur Hertel des lettres de noblesse qu'il a demandées.”

Mais ces belles paroles n'étaient que de l'eau bénite de cour. Les lettres de noblesse promises ne vinrent pas.

Frontenac n'était pas homme à oublier ses amis. Il rappela sa promesse au ministre.

Celui-ci, le 7 avril 1692, répondit au gouverneur :

“Sa Majesté a donné ordre pour l'expédition des lettres de noblesse qu'Elle a accordées dès l'année dernière aux sieurs Hertel et Saint-Denys.”

Et, le 16 septembre 1692, MM. de Frontenac et Bochart Champigny écrivaient au ministre :

“Nous n'avons point reçu les lettres de noblesse accordées par Sa Majesté l'année dernière aux sieurs Saint-Denys et Hertel, ainsi que vous nous le marquez, Monseigneur, par le mémoire du roi, c'est pourquoi nous vous supplions de nous les envoyer l'année prochaine.”

Puis, quatre années s'écoulèrent sans plus de résultat en faveur de M. Hertel.

Le ministre écrivait à M. de Frontenac, le 26 mai 1696 :

“Les sieurs Hertel et Saint-Denys doivent se pourvoir au Sceau pour des secondes expéditions de lettres de noblesse, s'il est vrai qu'il leur en ait été expédié”.

Et MM. de Frontenac et Bochart Champigny de répondre, le 26 octobre 1696 :

“Nous avons fait savoir aux sieurs Hertel et de Saint-Denys qu'ils eussent à se pourvoir au Sceau pour les lettres de noblesse qui leur ont été accordées par Sa Majesté”.

L'année suivante, le 27 avril 1697, nouvelle lettre du ministre :

“Sa Majesté a donné ses ordres pour faire expédier et sceller de nouvelles expéditions des lettres de noblesse accordées aux sieurs Hertel et Juchereau (de Saint-Denys)”.

Le 19 octobre 1697, MM. de Frontenac et Bochart Champigny accusent réception de la lettre du ministre et lui écrivent :

“Le sieur Juchereau (de Saint-Denys) a retiré et fait sceller et enrégistrer en France les lettres de noblesse qu'il a plu à Sa Majesté de lui accorder. A l'égard de celles du sieur Hertel, si vous vouliez, Monseigneur, prendre la peine de nous les envoyer, vous causeriez une grande satisfaction à lui et à sa famille qui n'est guère en état présentement de faire aucune dépense, s'il est nécessaire, pour le sceau; sur quoi, Sa Majesté voudra peut-être bien avoir la bonté de lui en faire quelque grâce en considération de ses services et de ceux de plusieurs de ses enfants qui vont souvent aux occasions”.

Qui vont souvent aux occasions! Que voulaient dire ces mots? Les occasions, c'étaient ces partis faits en hiver le plus souvent contre les ennemis du roi et où les Canadiens enduraient mille misères quand ils n'y laissaient pas leur peau.

Et voici ce que le ministre du grand roi répondait le 21 mai 1698 à la demande de MM. de Frontenac et Bochart Champigny :

“Sa Majesté n'a pas voulu entrer dans la demande du sieur Hertel et si cet homme n'est pas en état de payer le sceau des lettres de noblesse qu'Elle lui a accordé il le sera

encore moins d'en soutenir la qualité. Sa Majesté ne les aurait pas accordées si Elle avait été informée de sa pauvreté étant certain que cela ne servira qu'à jeter ses enfants dans le désordre qui auraient pu s'adonner à des travaux qui ne conviennent point à des gentilhommes".

Nous voulons bien croire que le noble, pour soutenir son état, devait avoir un certain revenu et que le roi avait raison parfois de refuser des lettres de noblesse à ceux qui n'étaient pas en état de figurer convenablement. Mais, dans le cas de Hertel et de ses fils comme de la plupart des officiers canadiens, qui était responsable de leur pauvreté sinon le gouvernement du roi lui-même? Les appointements donnés aux officiers des troupes étaient si peu de choses que la plupart d'entre eux vivaient aussi pauvrement que les soldats.

En tout cas, le gouverneur Frontenac mourut avant d'obtenir les lettres de noblesse qu'il aurait été si fier de remettre à M. Hertel et aux siens.

C'est le gouverneur de Vaudreuil qui reprit les négociations avec le ministre et réussit à obtenir la noblesse pour les Hertel.

Le 17 novembre 1704, MM. de Vaudreuil et de Beauharnois écrivaient au ministre :

"Nous vous supplions, Monseigneur, d'accorder au sieur Hertel qui est actuellement au service du Roi avec neuf de ses enfants, des lettres de noblesse. M. de Frontenac les avait déjà obtenues pour lui de Mgr le chancelier auquel il marqua, croyant faire plaisir au dit sieur Hertel qu'il n'avait pas le moyen de payer la dépense de l'expédition. Ce qui fit que Mgr le chancelier les retira, le roi ne voulant pas accorder de lettres de noblesse à ceux qui n'ont pas le moyen de la soutenir, mais le dit sieur Hertel est en état de payer les frais d'expédition et ses enfants servent avec distinction. Le sieur de Rouville qui en est un a donné des marques de va-

leur dans le parti qu'il commanda l'hiver dernier contre les Anglais".

On aurait dit que le ministre ne cherchait qu'à gagner du temps pour retarder le plus possible les lettres de noblesse de M. Hertel.

Dans le mémoire du roi à M. de Vaudreuil du 17 juin 1705, le ministre lui fait dire :

"A l'égard du sieur Hertel pour lequel le dit sieur de Vaudreuil en demande aussi (des lettres de noblesse), Sa Majesté veut savoir auparavant ce que sont ses enfants, le bien du père et de chacun d'eux en particulier".

Le gouverneur de Vaudreuil revint à la charge. Le 19 octobre 1705, il écrivait au ministre :

"Le sieur Hertel pour qui les sieurs de Vaudreuil et de Beauharnois vous ont demandé l'année passée des lettres de noblesse, est seigneur de Chambly, est depuis longtemps dans le service, y a neuf enfants qui y servent en qualité d'officiers et de soldats, ce sont des gens qui ont toujours bien servi, qui vont dans tous les partis, tous très braves gens et qui méritent, Monseigneur, les lettres de noblesse que MM. de Vaudreuil et de Beauharnois ont eu l'honneur de demander pour eux".

Et, encore dans son mémoire à MM. de Vaudreuil et Raudot du 9 juin 1706, le roi disait :

"A l'égard du sieur Hertel Elle a remis à lui en donner (des lettres de noblesse) l'année prochaine".

A l'automne de 1706, le 9 novembre, MM. de Vaudreuil et Raudot recommençaient à solliciter :

"Nous vous supplions, Monseigneur, de vouloir accorder l'année prochaine des lettres de noblesse au sieur Hertel ainsi que vous nous faites l'honneur de nous le promettre".

•

Est-il nécessaire d'accumuler les citations? Ce ne fut qu'en 1716 que les lettres de noblesse de François Hertel furent signées par le roi, et de 1706 à 1716, le gouverneur et l'intendant, chaque année rappelaient au ministre les services de Hertel et de ses fils. Mais les ministres du roi de France avaient tant d'ambitions à satisfaire qu'ils oubliaient les héros qui se battaient pour la France dans les forêts du Nouveau Monde. Il n'en reste pas moins établi que François Hertel attendit ses lettres de noblesse pendant plus de dix ans.

P.-G. R.

QUESTIONS

Le brave capitaine de Lignery ou de Ligneris qui fut tué en défendant le fort Niagara dans l'été de 1759 a-t-il laissé des descendants?

XXX

L'abbé Daniel, dans son *Histoire des familles canadiennes*, dit que plusieurs membres de la famille de Vassan se distinguèrent dans les guerres de la Conquête. Je n'en connais qu'un, celui qui commanda en Acadie. Y en eut-il d'autres?

A. R.

Quelle est l'origine du nom géographique Chandler?

Flo

Le gouverneur Frontenac n'a-t-il pas eu des rapports avec l'île de Candic dont les dépêches de guerre ont parlé récemment?

Cur
